

Sur le bris, le rythme, et le bruit

Rivage

Bien sûr le bruit de l'eau brise complètement le calme, le repos,
mais le calme aussitôt reprend, s'affirme, persévère,
mais ce repos n'est qu'un répit.

Chaque vague rompue à nouveau laisse au vent
le champ libre, à cette litanie de départ différé,
et même pour si peu de temps, l'espace y développe
si vite son manque.

A chaque fois l'oreille plonge au fond d'un court instant
qu'elle prend pour une éventuelle durée suspensive de tout
le reste à vivre. C'est du temps sous forme de vent iodé,
de brise pensive
qui chuinte en frottant les feuillages penchés.

A chaque rupture de l'eau, chaque fracas de l'o-
céan éclate aussi,
comme un sanglot que l'eau du sang
rince le long de la tempe, l'onde de choc même du sang.

Comme être là sur ne pas l'être prend le pas, et puis le cède.

A écouter l'océan l'homme en soi déferle peu à peu,
la houle gonfle sa chemise,
chaque vague lui envahit les yeux.

Derrière les cheveux qui semblent un évidement
de la tête,
le vent
laisse libre le chant.

Et les mains hument l'affluence des tempêtes.

La mort qui nous représente sans fin brisée

C'est à chaque fois
ce qui disparaît
que l'eau redéploie,
dans chaque phrasé.

C'est à dire soi
en tant qu'océan,
et l'effacement
aussitôt de ça.

Le bruit de l'eau c'est
l'eau qui vient briser
la mort prise en tant
qu'homme,
en se brisant.

Les mains hument l'affluence des tempêtes

Dans le fond
c'est le vent
qu'un frisson
leur apprend.

L'air marin
déconcerte
peu ces mains
large ouvertes —

tant, d'oiseaux
elles ont
un brio
de façons.

Elles hument

le grand frais
dans l'écume,
on dirait.

A leur creux
se révulse
la mer que
le sang pulse.

C'est un grain
si violent
qui leur vient
par instants.

Mais l'orage
où l'eau jongle
ne saccage
pas leurs ongles,

quand, d'oiseaux
elles ont
ce brio
de façons.